

music-hall

LÉO FERRÉ, le grand solitaire du

**a attendu 20 ans pour être
DIX FOIS MILLIONNAIRE
avec deux chansons : Le Piano du pauvre
et Paris canaille**

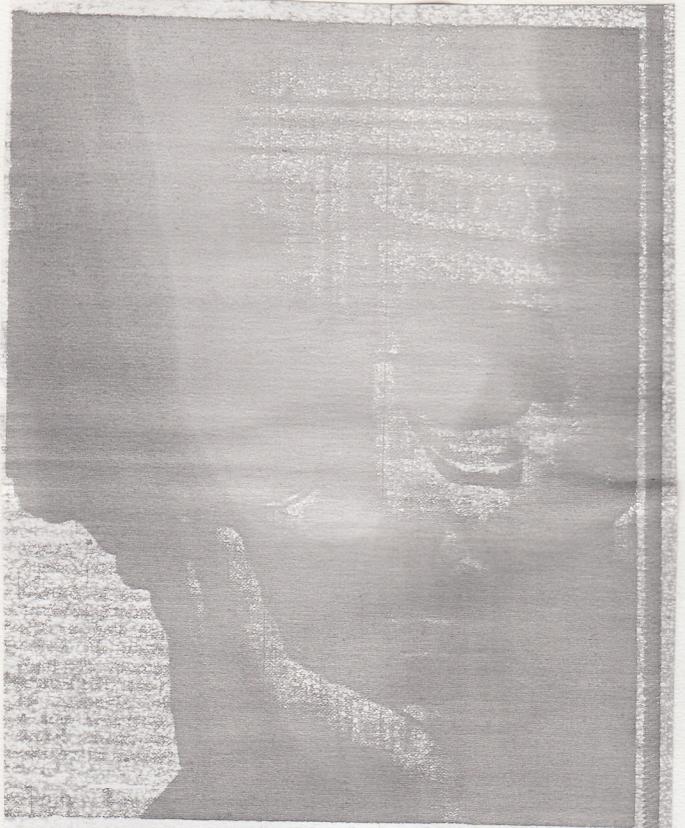
LA FORTUNE

VIENT A

40 ANS

Une grande enquête

d'Yves SALGUES



Léo Ferré : il chante l'angoisse et le bonheur des humbles. Mais ses chansons, à l'inverse de celles de Monty, n'ont pas de signification politique : un sens poétique seulement.

L'Aurore du 26 décembre 1956

(1)

Le numéro de téléphone, ETOile 74-85, fait riche; inadvisablement, l'on songe aux beaux quartiers. Mais dès qu'on se rend sur les lieux, l'air déchanté; il ne s'attendait pas à cela: une vieille maison à deux étages, deux proportions tout à fait provinciales, boulevard Pershing, face à ce terre-plein où se tenait autrefois Luna-Park.

C'est là qu'habite Léo Ferré, c'est la chanson dont la fortune quelques thunes et de quoi faire brûler la lune!... pourrait servir de préambule à cet article.

Au bout du couloir, dans la cour pavée, une voiture améri-

caine portant la plaque minéralogique de la principauté de Monaco peut, par contre, prêter à penser que Léo Ferré est bien un homme arrivé. En réalité, c'est un homme qui a réussi ce qu'il voulait réussir. Sa fortune est une fortune spéciale, celle des poètes, instable et chaque année

remise en question. Il n'en reste pas moins vrai qu'il s'est offert le tour de force rare entre tous de gagner 10 millions avec deux chansons qui ne sont pas d'amour: « Paris-Canalille » et « Le Piano du pauvre ».

Emouvant paradoxe, c'est ce misérable piano qui l'a enrichi, c'est ce misérable piano qui le fait vivre, lui, sa femme et ses enfants. Mais cela lui a pris vingt ans, soit le quart d'une vie normale, soit toute sa jeunesse.

Léo Ferré, qui est toujours et

toyon monégasque, naquit à Monte-Carlo en 1916. A une époque où l'on jouait gros jeu malgré la guerre, son père était chef du personnel du fameux casino qui, bien avant Grace Kelly, rendit la principauté universellement célèbre. Il semble que Léo, dès son plus jeune âge, ait porté en lui une vocation d'artiste, mais il la cachait comme une petite misère honteuse. En effet, si son père ne fit rien pour contrarier cette vocation, il ne fit rien non plus pour la faciliter, l'épanouir.

— Tu seras dentiste, disait-il à son fils. C'est le plus beau des métiers.

A l'âge de Mozart, il débute par une messe chantée

Léo, lui, avait une passion: la passion des messes chantées. Il compose sa première messe personnelle à huit ans, au collège Saint-Charles de Bordighera, sur la Riviera italienne, où ses parents l'avaient mis en pension. La chorale de Saint-Charles était remarquable, mais l'enfant prodige apprit la musique tout seul et l'écrivit tout seul en s'aidant d'un traité d'orchestration. (Enfant, il devait ressembler à Mozart, dit de lui Louise de Vittorin.)

La seconde messe, meslée d'adulte, fut jouée à l'église de Monte-Carlo, en 1941: Léo la dédia à sa sœur Lucienne, qui épousait ce jour-là un pharmacien aujourd'hui installé dans l'Allier avec elle. Léo avait fait sa philosophie au lycée de Monaco sous l'école d'Armand Isnard, un auteur qui eut autrefois sa maison de succès aux éditions Gallimard.

Puis il était parti pour Paris s'inscrire à la Faculté de Droit. Lucienne avait choisi, pour ne pas désobéir à son père, la Faculté de Médecine: elle obtint d'ailleurs ces diplômes de dentiste dont rêvait pour son fils, M. Ferré.

Pendant cinq ans, le frère et la sœur partagèrent la vie d'étudiants, dans une chambre d'hôtel partagée, quartier du Val-de-Grâce. Mais au lendemain du mariage de Lucienne, Léo ne se sentit plus de courage de retourner à Paris poursuivre sa licence. Dans la campagne de Beauvoisin, il raffetola une frange abandonnée et éleva trois têtes de bétail: une vache, un mouton et une vache. Avec l'argent du lait vendu en ville il s'achetait du papier à musique et composait sans arrêt, sur une table de pierre meulière, solitaire et entêtée parmi les oliviers de la colline.

Un jour, il fallut bien redescendre en ville et gagner franchement sa vie. Léo Ferré retourna avec plusieurs opéras et

quatre chansons, ses premières: « L'Inconnu de Londres », « Le Temps des roses rouges », « La Chambre » et « La Chanson du scaphandrier » qu'Henri Salvador devait créer quelques années plus tard.

Ces chansons, Ferré ne put les placer à Radio-Monte-Carlo où il fut tour à tour speaker, aide-régisseur, bruiteur, pianiste: tout cela dans l'unique but d'économiser l'argent nécessaire pour monter à Paris et « tenir » quelques semaines, le temps de décrocher un engagement.

Un soir de novembre 1946, les habitués du « Beuf sur le Toit » s'étonnèrent de voir un personnage insolite prendre possession de la scène: Léo Ferré a trente ans et il est déjà ce qu'il est aujourd'hui, un poète massif, au front découvert, aux longs cheveux ondulés descendant très bas sur la nuque.

Il porte des lunettes à fine monture, ce qui surprend de la part d'un chanteur qu'on espère être de charme et se produit en pantalon de velours à grosses côtes et en blouson de daim durement éprouvé. Il a l'air sensible, ténébreux et intelligent.

Bref, il ne ressemble pas à un chanteur ordinaire. Dans un brouhaha quasi total, il interprète huit chansons (dont l'Opéra du Ciel) en s'accompagnant au piano. Cela lui rapporte 1.800 francs par soir, ce qui est une somme coquette pour l'époque. (Deux ans plus tôt, Montand passait à l'entracte dans les cinémas de Belleville pour 500 francs par soirée. Mais le public s'il applaudit beaucoup, n'écoute guère. Léo Ferré ne souhaite qu'une chose au monde: y'en aller.

Il s'en va début 1947 et beaucoup

plus loin qu'il ne le pensait: à la Météorite, en tournée avec Paul Bastia, le frère du compositeur de « Je t're ma résérence », cette méloïde délicate qui fit les beaux jours de Jean Sablon. Sur le bateau, il se lie d'amitié avec un émigrant en quête de joie de vivre: c'est Georges Arnaud, le futur auteur du Salaire de la peur, qui va tenter sa chance en Colombie. La tournée s'avère une catastrophe: 22 représentations en 6 mois, bloqué à Fort-de-France, sans argent. Léo doit attendre un mandat de son père, retraité du casino, pour pouvoir reprendre le bateau de Havre.

On le retrouve à Saint-Germain-des-Près, dont il fait partie de la faune déabusée, désœuvrée, mélancolique. Il loge dans une mansarde de l'hôtel Saint-Thomas-d'Aquin et pour gagner sa nourriture « joue » deux fois par semaine la salle étouffante et minuscule du restaurant « Les Assassins », rue Jacob. Le verre se paye 100 francs et le patron lui verse la moitié de la recette.

Il végète, mais Simone de Beauvoir, Sartre et leurs disciples, qui viennent l'entendre, se rendent très bien compte qu'il s'agit d'un talent authentique.

La comédie dura deux ans. Exactement jusqu'au 8 janvier 1950. Ce matin-là, sur le coup de 4 heures, Léo, qui mangeait un sandwich chez Blanche, rue du Bac, fut présenté par Suzanne Girard, la femme de Georges Arnaud, à une habituelle du bar, laquelle répondait au prénom de Madeleine.

— Que faites-vous? demanda Suzanne.

— Rien de bon, je vais retourner garder mes vaches à Beauvoisin.

Un chien perdu sur la colline des Hauts-de-Hurlevent

Le jour ne s'était pas encore levé qu'il achevait d'écrire pour Madeleine, sur une nappe en papier, sa seconde heureuse chanson d'amour: Les Amoureux du Havre.

J'irai en Angleterre Pour voir les grands bateaux...

Edith Piaf avait enregistré sa première Les Amants de Paris, mais à cette époque, elle n'avait pas rapporté 25.000 francs à son auteur.

Tardif et inattendu sourire de la fortune prise au sens poétique du mot: Ferré partit pour l'Angleterre tourner à Londres dans La Cage d'Or, avec Jean Simmons et David Farrar. Le metteur en scène Basil Dearden (auteur d'un des six sketches d'An-Cœur de la Nuit) l'avait remarqué aux « Assassins » et venait, par l'intermédiaire du patron, de le convoquer pour jouer le rôle d'un pianiste. Léo emmena Madeleine, depuis devenue sa femme.

Une phrase qu'Anouilh a mise dans la bouche de son Antigone l'obsédait: « Il y a toujours un chien perdu qui m'empêchera d'être heureuse ». Ferré a toujours eu une véritable passion pour les chiens. Dès l'âge de moyens, il avait dû laisser à Monaco un ro-

buste et magnifique berger allemand.

— Le jour où j'arriverai à nourrir un chien, ça commencera à aller bien pour moi, confiait-il souvent à Madeleine. Justement, Basil Dearden lui remet son premier cachet: 40 livres sterling.

Les studios ferment pour le week-end. Léo et Madeleine en profitent pour aller visiter la colline des Hauts-de-Hurlevent qu'à partir d'une tragique et réelle histoire d'amour, la romancière Emily Brontë a immortalisée. Le paysage, à 350 kilomètres de Londres, est d'un autre monde. Le vent souffle à 80 kilomètres-heure de moyenne. D'énormes tocs, hiératiques et sourcilleux, se promènent en liberté: on les appelle alcedades. A l'auberge, Léo Ferré choisit un alcedade, Sammy, qu'il achète 12.000 francs et ramène à Londres dans sa chambre d'hôtel. Hélas! lorsque six semaines plus tard, ils retournent à « Wuthering Heights », Sammy se réveille et, moi attaché, rompt sa laisse et s'enfuit dans la nuit. On ne l'a jamais retrouvé.

— Ce fut le plus grand désespoir de notre vie, dit Madeleine.

Ce soir-là, le destin s'appelle Rainier, prince de Monaco

A Paris, en 1931, Ferré est en chômage. Il habite l'hôtel Royer-Collard, celui-là même où vécurent Verlaine et Rimbaud. Il apporte à Edith Piaf, qui l'accueille dans son hôtel particulier de Boulogne, quatre nouvelles chansons : L'Homme, Le Piano du pauvre, Non, les filles et Merd mon Dieu. Piaf, bouleversée, pleure à chaudes larmes et s'éponge les yeux avec une serviette.

— C'est formidable. On n'a jamais écrit pour moi rien d'aussi beau...

Ferré partit, elle ne donne plus signe de vie et commande des chansons à Aznavour. Un opéra d'une heure trente, La Vie d'artiste, lui est retourné par la Scala de Milan. L'Opéra de Paris le lui refuse également. Un deuxième opéra, La Chanson du Mal-Aimé, sur le grand poème d'Apollinaire, lui est pareillement renvoyé par le comité artistique de la Radiodiffusion nationale. Les membres du comité n'ont même pas ouvert les feuillets d'orchestration. (Léo s'en aperçoit grâce à de petits rectangles de papier d'étain qu'il a glissés entre certaines pages.)

— Sans l'amour de Madeleine et sans une sorte d'espoir dérai-

sonnable et insensé, j'aurais abandonné, avoue-t-il. Cependant, en décembre 1953, il décroche un engagement chez Gaby boulevard Saint-Germain. Il chante coup sur coup Paris-Canaille et Le Piano du pauvre, nés dans la chambre sordide de l'hôtel Royer-Collard. Rainier, prince de Monaco, venu à Paris incognito, est dans la salle avec trois de ses ministres et applaudit enthousiasmé.

— Va le saluer, insiste Madeleine. Tu es Monégasque, ne l'oublie pas.

Ferré, timide, effaré, modeste plus que de raison, salue respectueusement le prince et, mis en confiance, lui parle de son Oratorio du Mal-Aimé.

— Venez chez moi, rue Mau-noury, demain matin vers les 10 heures, dit Rainier.

Ferré s'y rendit plein de crainte et d'espoir, sa musique sous le bras.

— Je voudrais écouter votre œuvre. Pouvez-vous me la jouer au piano ?

— Pour cela, il faut que vous veniez chez moi.

— Eh bien, je serai chez vous à 5 heures.

Et Ferré lui donna l'adresse de trois pièces qu'il venait de louer à la ville de Paris, 23, boulevard Pershing, grâce à une avance généreusement consentie par Gaby.

« Je vous donne l'Opéra de Monte-Carlo pour un soir »

Pour recevoir le prince, acheter des roses rouges et des roses blan-

— uniques, fallant de s'en aller à pied, porter au mont-de-piété ses quelques bijoux pour acheter des coupes et du champagne. Attention charismatique mais inutile. Rabder prit un banal aperitif.

— Je vous donne l'Opéra de Monte-Carlo pour un soir, dit-il à Léo Ferré après avoir entendu sa musique. Est-ce que vous désirez ?

— Oui, répondit l'auteur du « Piano du pauvre », au lieu de ce fut le plus grand moment de sa vie.

— J'avais, dit-il, l'impression d'embrasser à pleine bouche les étoiles.

Le lendemain, il attrapait la jaunisse. Cette soirée du 29 avril 1954 fut un triomphe. Une Symphonie interrompue jouée par 80 musiciens et 30 choristes composée par Léo Ferré en un mois et demi, précéda l'Oratorio. Le festival enregistré par Radio-Monte-Carlo fut diffusé en

même temps sur les ondes de Paris-Inter. Et le lendemain, Léo Ferré reçut des mains de Rainier une médaille d'or et un chèque de 200 000 francs.

Désormais, tout alla très vite. Alors que Trénet, Montand, Bécoul sont arrivés très rapidement entre leur vingt-cinquième et leur trentième année, Ferré, qui fera toujours figure de grand solitaire et qui n'est d'ailleurs pas leurs ambitions matérialistes, a dû attendre la quarantaine pour connaître le grand succès auprès du grand public.

Le surlendemain de ce jour mémorable, Catherine Sauvage obtenait le prix d'interprétation féminine avec L'Homme dont Piaf n'avait pas voulu. En mai, Léo Ferré passait en vedette américaine à l'Olympia. Josephine Baker lui succédait après l'extrême. Pour Noël, son talent lui valut le plus mérité des cadeaux : le Grand Prix du Disque avec Le Piano du pauvre.

Son seul luxe : une nurse pour ses trois saint-bernard

Mais la gloire ne va pas sans quelques ennuis. Des cinéastes lui ont « volé » son titre, « Paris-Canaille » représenté par M. Maurice Garçon, il a dû les poursuivre et a obtenu 800 000 francs de dommages et intérêts. Le film s'appelle à présent « Paris-Coquin », mais le sous-titre, « Paris-Canaille », demeure toujours sur les affiches.

Les critiques ont descendu en flammes la symphonie qu'il a composée pour le spectacle des Ballets de Paris La Nuit, alors, Zizi Jeanmaire et Roland Petit ont, au bout de quatre jours, retiré La Nuit de l'affiche.

Et Léo Ferré qui passa 30 nuits blanches à écrire La Nuit, cette nuit qui n'a pas tenu ses promesses, n'a pas touché un sou. Mais le livret vient d'être édité par « La Table Ronde », qui va bientôt publier un important recueil de Léo Ferré, Poète, vos papiers...

La firme Odéon — à laquelle il lit un contrat d'exclusivité, hésita à sortir le microfilm du Mal-Aimé. L'enregistrement — qui nécessite la participation de 80 musiciens et 40 choristes — coûterait 3 millions.

Léo Ferré, souvent déçu par

les hommes, ne l'est jamais par les bêtes. Son argente, ce sont trois gigantesques saint-bernard : le père Arkel, la mère Canaille (achetés 40 000 francs au chenil des Champs-Élysées) et la fille Eymont. L'une suprême, il leur a offert une nurse qui les nourrit de bœuf, fromage et de riz créole, et qui, deux fois par jour, les entraîne, matin et soir, se promener au Bois.

(Voir L'Aurore des 17, 18, 20 et 22 décembre)